

Juste avant la représentation

une nouvelle de Christine Montalbetti

Derrière les grandes baies vitrées on voit bien l'esplanade qui bleuit doucement, et la foulée large et rapide de ceux qui arrivent (pressés, avec quelque chose de tendu dans le visage) et qui (l'air soucieux, concentré, la dimension volontaire et anxieuse de leurs traits comme l'engagement énergique de leur corps dans le périmètre dallé apparaissant un peu surjoués) s'engouffrent aussitôt dans le hall du théâtre ; et les corps en comparaison immobiles de ceux qui, plus visibles, pensent-ils, de rester au-dehors, plus immédiatement identifiables, attendent, traversés par une envoûtante inquiétude que tantôt ils s'efforcent de raisonner (au moyen de quelques arguments optimistes, appuyés sur des statistiques personnelles, passant en revue d'autres fois peut-être où ils devaient se retrouver de la même manière et où l'autre

avait surgi juste à temps de sorte que, rassurons-nous, son retard n'avait été d'aucun préjudice), tantôt ils alimentent, se fondant hélas sur quelques considérations psychologiques par où ils pensent pouvoir conclure que la personne dont ils guettent l'apparition n'est nullement à l'abri d'une négligence, ayant peut-être distraitemment laissé filer les heures sans s'apercevoir à temps des dispositions à prendre pour honorer son rendez-vous ; et chacun d'entre eux ne cessant de mesurer mentalement le trajet de celui qu'il attend en fonction des informations les plus récentes dont il dispose (les rafraîchissant quand c'est possible au moyen de son téléphone portable) ; et tantôt ils tournent en rond, tantôt ils se plantent là, changeant parfois de pied d'appui (les mains aussi se déplacent occasionnellement des poches vers les bras opposés avec lesquels elles se nouent, l'une prenant parfois l'initiative de monter vers le visage gratouiller quelque chose).

La question de savoir si l'on se retrouvera à temps produit ainsi un suspense qui n'est pas entièrement agréable et qui sollicite presque toute leur énergie.

Dans la nuit qui tombe, on devine leur singularité hébétée dans l'attente et les peurs

troubles que la situation va chercher (et qui ne sont pas seulement la crainte légitime de rater le début du spectacle), la solitude particulière à quoi l'expectative les renvoie, et cette immanquable idée de l'abandon qui sournoisement se glisse en eux sans même accéder à la formulation, menant sa petite entreprise de sape souterraine, forant ses galeries, fragilisant le terrain comme elle sait le faire.

Et c'est pourquoi toute cette inquiétude circule sur l'esplanade, comme un courant venteux qui fait trembloter les étoffes, alors que ceux qui ainsi attendent, dans le même moment où ils sont traversés par ce tiraillement déplaisant de la crainte, ne sont pourtant pas mécontents, je crois, de bénéficier de ce petit sas d'isolement qui les repose des activités de la journée et les prépare mieux à ce qui va suivre.

Ce dont ils profitent, malgré tout, c'est d'un de ces petits moments pour soi, vous savez, où, tandis que le soir tombe, une cigarette ou non entre les doigts, on malaxe deux trois pensées qui n'ont d'autre intérêt que d'être les siennes.

Et les autres, sans doute, ceux qu'on attend, dans ce même intervalle pestent

intérieurement d'avoir si mal compté le temps qu'il leur fallait pour accomplir le trajet qui les sépare du théâtre. Ils se hâtent comme ils le peuvent et selon que les moyens de transport qu'ils ont empruntés leur laissent ou non latitude d'intervenir, presque toutes leurs pensées tournées elles aussi vers cette finalité, vers ce point-là des retrouvailles, eux aussi calculant et recalculant la marge dont ils disposent et établissant des prévisions quant à leur heure d'arrivée, car tout ce qui commence à heure fixe, tout ce dont le temps n'est nullement extensible, est naturellement anxiogène pour les individus enclins (malgré tous leurs efforts, et je sais de quoi je parle) au retard et bénéficiant dans les autres situations (les dîners, par exemple) de la plus grande malléabilité du temps à l'intérieur duquel leur arrivée prendra place.

Dans le coeur de ceux-là, ce qui tressaille, c'est plutôt l'idée de leur propension au ratage ; et ils s'affolent à la pensée de la déception qu'ils sont en train de distiller, s'enfonçant dans l'imagination de la version la plus catastrophique, dont ils savent bien que l'autre aussi l'élabore, la perspective (qu'il ne faut pas exclure après tout) selon laquelle l'autre verrait seul toute la première moitié du spectacle, le retardataire étant arrivé trop

tard pour entrer dans la salle et au mieux apercevant les choses de loin dans le rectangle du moniteur, retrouvant compagnon ou compagne seulement à l'entracte, et se confondant en excuses qui ne servent pas à grand chose tant est grande votre déconvenue de ne pas avoir partagé ces moments, dans le clair-obscur de la salle où votre attention était sans cesse distraite par la pensée de son absence.

Or comment est-ce que ça se passe dans le noir relatif de la salle, comment est-ce que cela se passera quand vous serez finalement assis côte à côte face à l'histoire qui se joue, vous tenant dans cette proximité physique tandis que votre attention sera sollicitée par les corps vivants qui devant vous incarnent des fables ?

Quel faisceau de sensations vous traversera tandis que ces fables vous les regarderez tantôt pour elles-mêmes (admirant leur construction, le langage par lequel elles passent, et les significations que fait circuler la mise en scène), tantôt retrouvant quelque chose en elles de votre vie personnelle, ému de tant de coïncidence et ou bien vous rétractant, vous recroquevillant sur votre histoire propre (vos deux mains sur vos

cuisse ou peut-être croisant les bras et arrondissant le dos sur votre ventre creusé ou bien encore vous avançant un peu en enfouissant votre menton dans votre paume, aspirant des yeux la scène), ou bien cherchant dans l'ombre la main de l'autre, pour que son contact endigue un peu de l'émotion qui vous submerge.

Mais c'est sans compter aussi tous les moments où votre attention flottera, où votre pensée quittera l'action représentée sur le théâtre et les dilemmes des personnages pour s'en aller voguer vraiment n'importe où, traversant des territoires sans rapport, s'engageant dans des chemins autonomes (et les considérations simplement matérielles alors ne sont pas à exclure) : une série molle de pensées qui ne se gênent pas pour s'immiscer, paresseuses et tyranniques, vous arrachant au spectacle au titre qu'il faut bien que vous preniez soin aussi de votre vie réelle. Et c'est votre emploi du temps de demain que vous passez en revue, le contenu d'une valise à faire, une course, une démarche, n'importe quoi qui a lieu dans le monde et dont l'idée soudain vous envahit, exigeante et obtuse, avec cette autorité naturelle, ce despotisme inné des realia.

Et les moments préalables à celui-ci, bien entendu, qui travaillent, qui vibrent à l'intérieur de soi, les effets de l'attente inquiète que l'on vient de vivre ou de ceux du trajet acharné, la façon dont on a occupé juste auparavant l'espace de la ville qui continue de se dérouler hors les murs du théâtre, et la figure aussi de son petit chez soi qui forme comme un point molletonné et fixe, et dont il me semble qu'on l'a souvent à l'esprit dans les salles obscures, qu'elles soient de théâtre ou de cinéma, comme si, dans ces lieux troubles et mitigés, qui sont à la fois disposition tangible de sièges palpables et l'endroit où l'on reçoit l'image de mondes inventés, on avait besoin de s'arrimer à l'idée de l'appartement ou de la maison, qui est l'endroit d'où l'on vient et auquel on retournera.

Sur l'esplanade, en tout cas, se déroule comme je l'ai dit le petit ballet des uns et des autres, la chorégraphie vive des arrivants et les postures plus fixes qu'adoptent les corps de ceux qui attendent et parmi quoi les premiers slaloment, vlouf, vlouf, esquivant du mieux qu'ils peuvent et s'excusant parfois s'ils ont heurté l'un ou l'autre ou prenant la parole pour libérer un peu autoritairement la voie.

A l'intérieur du hall, les choses se passent d'une façon assez différente.

La plupart de ceux qui sont là ont déjà retrouvé leur âme-soeur ou leurs amis et c'est plutôt à l'exercice de la conversation qu'ils se livrent en un brouhaha qu'il est doux d'entendre en mâchonnant un sandwich assis à une table.

Avez-vous remarqué cette sorte de vigilance où l'on se tient alors, comme si les conversations autour de soi faisaient déjà théâtre, comme si les échanges improvisés empruntaient la forme de dialogues élaborés (quand bien même cette élaboration mimerait le mouvement de l'improvisation) ? Malgré soi, c'est bien de cette façon qu'on les écoute, et peut-être qu'eux aussi, formulant ces phrases, pensant au spectacle imminent, peut-être coulent-ils leurs phrases un peu différemment qu'en ville, les teintant d'une emphase légère, portant une attention neuve à leur propre syntaxe, glissant des termes dont le passage leur est agréable en bouche - la douce matière du langage, quand on en prend soin.

Les voix portent plus, ou bien si elles chuchotent leur chuchotement même paraît théâtral, et leur diction bien articulée tranche avec les scènes de foule ordinaires.

Eux aussi après tout se sont habillés, et dans leurs beaux costumes de spectateurs ils arpentent le bar et s'y dispersent élégamment, prennent leurs marques autour des tables. Et les mots s'échappent de leurs lèvres avec grâce et entrain, et les gestes mêmes qui les surlignent ont quelque chose de nouveau, d'harmonieux, de conscient.

Il leur semble qu'ils habitent mieux leurs corps, comme si l'anticipation de l'énergie corporelle des comédiens les contaminait doucement, les rendait plus habiles, plus précis, avec les choses du monde.

Ils se laissent aller à ce que l'idée des dialogues qu'ils vont entendre, à ce que la proximité de leur écoute ravive de leur propre rapport au langage et c'est d'une manière presque exultante à présent qu'ils se parlent.

Pendant l'entracte, on les reverra qui se déverseront dans un grand mouvement vers ce même hall, mais leur allure alors sera plus flottante.

Ils balbutieront quelques avis provisoires en attente de la deuxième partie, des remarques encore fragiles et qui demandent confirmation, se diront-ils, le corps un peu engourdi, incertains du monde exact en lequel ils se trouvent, ayant le sentiment d'évoluer

dans un espace intermédiaire, où scintillent à la fois la mémoire toute proche des univers de fiction qu'ils viennent de quitter et la perception des objets contemporains, la configuration exacte du hall qui se mêle pourtant au souvenir de leurs imaginations récentes, du décor, des intrigues, de la logique d'une histoire en suspens.

Et c'est encore autrement qu'ils le traverseront tout à l'heure, une fois le spectacle terminé, la fable achevée, cette fois, s'arrachant lentement à son univers, en vrac et pourtant reconstitués, transformés, absents, et capables dans le même temps d'une sorte de présence suraiguë, d'une attention nouvelle aux choses. Et c'est dans cet état qu'ils déboucheront sur l'esplanade sous le ciel noir, respirant l'air de la ville, sentant sans pouvoir l'explicitier que quelque chose de leurs perceptions se trouve modifié, et commençant de marcher sous les feuillages peut-être encore plus frissonnants des arbres.

→ Christine Montalbetti

Elle a publié, aux éditions P.O.L, trois romans **Sa fable achevée**, **Simon sort dans la bruine** en 2001, **L'Origine de l'homme** en 2002, **Western** en 2005, un récit **Expérience de la campagne** en 2005, un recueil de nouvelles **Nouvelles sur le sentiment amoureux** en 2007 et un recueil de textes autobiographiques **Petits déjeuners avec quelques écrivains célèbres** en 2008.

Christine Montalbetti a également écrit un monologue pour le théâtre, **Le Cas Jekyll**, créé par Denis Podalydès, en mars 2009. Elle est l'auteur de **Baba court dans les paysages** pour les rencontres de Hérisson 33<sup>E</sup>.

Son dernier roman *Journée américaine* paraîtra le 8 octobre 2009 chez P.O.L.